

Une cène en douze services *XII Messes pour le début de la fin des temps*

Solange Lévesque

Numéro 94 (1), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25813ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, S. (2000). Une cène en douze services : *XII Messes pour le début de la fin des temps*. *Jeu*, (94), 12–19.

Une cène en douze services

En collaboration avec quelques autres petites compagnies, le groupe Momentum proposait un projet audacieux pour souligner la dernière année précédant ce fameux « nouveau millénaire » – dont on nous a tant rebattu les oreilles. Douze spectacles, à raison d'un par mois présenté quatre à cinq fois seulement, ont donc ponctué l'année 1999. À leur sujet, les concepteurs parlaient de « rituels fictifs marqués d'un sceau para-réaliste » ; la plupart ont, en effet, adopté la forme de cérémonies rituelles. Dans l'architecture générale du projet, plusieurs éléments se voulaient novateurs, entre autres l'objectif d'investir des lieux traditionnellement non voués au théâtre et la ferme intention de secouer les formes de représentation traditionnelles¹. Mission accomplie.



Douze « Apôtres » concepteurs ainsi que plus de 200 comédiens et artisans de tout poil ont participé à ce « dodécalogue pour un changement de millénaire ». Une douzaine colorée de spectacles sans autre dénominateur commun que la recherche et l'audace ont donc été proposés au public montréalais. Un projet d'une telle envergure devait trouver un auditoire ; très rapidement, un public s'est constitué, formé de spectateurs fidèles (en majorité assez jeunes, avides de nouvelles expériences et de participation) qu'on pouvait retrouver d'un mois à l'autre. La série s'est caractérisée par une indéniable qualité dans les propositions des concepteurs. Sans elle, les spectacles n'auraient certainement pas suscité l'intérêt qu'ils ont su maintenir auprès du public et on aurait senti une désaffection au cours de l'année. Or, c'est le contraire qui s'est produit : plus l'année avançait, plus les billets se vendaient tôt et plus les spectacles étaient joués à guichets fermés. Il faut d'abord mentionner l'exceptionnelle qualité du calendrier décomposable en douze cartes postales qui a été publié dès les premiers jours de 1999 pour annoncer les *XII Messes*. Ce petit objet quotidien (ici perverti en parodie truffée d'ironie) a certainement séduit ceux qui l'ont reçu ; il avait tout pour les inciter à suivre les spectacles. L'inventivité et l'originalité que Maciek Szczerbowski et Chris Lavis ont déployées dans la conception graphique de ce calendrier, et la bonne idée qu'ils ont eue de décomposer au fur et à mesure les icônes des douze mois en autant de cartes postales envoyées aux intéressés dans la quinzaine qui précédait chaque spectacle

La première Messe.

Illustration : Maciek
Szczerbowski et Chris Lavis,
Clyde Henry Productions.

1. Voir l'entretien que Jean-Frédéric Messier et Stéphane Crête, directeurs artistiques de l'événement, ont accordé à Eza Paventi dans *Jeu* 90, 1999.1, p. 66-71. NDLR.

XII Messes pour le début de la fin des temps

« *Dodécalogie pour un changement de millénaire* »

ÉVÈNEMENT ORGANISÉ PAR MOMENTUM, SOUS LA DIRECTION ARTISTIQUE DE STÉPHANE CRÈTE ET DE JEAN-FRÉDÉRIC MESSIER.

Le Secret le mieux gardé d'Amérique. CONCEPTEURS : APÔTRES YVES SIOUI-DURAND ET CATHERINE JONCAS. COPRODUCTION DE ONDINNOK ET DE LA NATIONAL ABORIGINAL ACHIEVEMENT FOUNDATION, PRÉSENTÉE AU MARCHÉ MAISONNEUVE DU 14 AU 17 JANVIER 1999.

Cholestérol gratuit. CONCEPTRICE : APÔTRE CÉLINE BONNIER ; COLLABORATEURS : PAUL-PATRICK CHARBONNEAU, PATRICE COQUEREAU, FRANÇOISE DESCHÈNES, CHANTAL DUMOULIN, RENÉE HOULE, JEAN-FRÉDÉRIC MESSIER ET BENOÎT VERMEULEN. PRÉSENTÉE À L'ANCIEN HÔPITAL REDDY MEMORIAL DU 10 AU 13 FÉVRIER 1999.

La Boîte. CONCEPTEURS : APÔTRES FRÉDÉRIC TEYSSIER ET GUILLAUME CHOUINARD ; COLLABORATEURS : ÉRIC FORGET, MICHEL CARDIN ET AUTRES. PRÉSENTÉE AU GROVER BUILDING (EX-USINE DE TEXTILES) DU 10 AU 13 MARS 1999.

La Légende du petit. CONCEPTEUR : APÔTRE GABRIEL SABOURIN ; COLLABORATEURS : STÉPHANE BRULOTTE. PRÉSENTÉE DANS UNE SALLE DE RÉUNION D'UN HÔTEL DU QUARTIER CHINOIS DU 14 AU 17 AVRIL 1999.

Sept Façons d'apprêter un cadavre. CONCEPTRICE : APÔTRE DOMINIQUE LEDUC ; COLLABORATEURS : TRANS-THÉÂTRE. PRÉSENTÉ AU DÉPOTOIR DE LA VILLE DE MONTRÉAL DU 12 AU 15 MAI 1999.

The International Montréal Sus-aux-Pauvres Rally. CONCEPTEUR : APÔTRE STÉPHANE DEMERS ; AVEC EDGAR FRUITIER, ELLEN DAVID ET SIX AUTRES COMÉDIENS. PRÉSENTÉE DANS UN AUTOCAR À TRAVERS LES RUES DE MONTRÉAL DU 9 AU 12 JUIN 1999.

L'Incompréhensible Vérité du maître. CONCEPTEUR : APÔTRE FRANÇOIS PAPINEAU ; COLLABORATEURS : LES MOÏSTSSUSTOÏDOUSSOUS AVEC SYLVIE MOREAU. PRÉSENTÉE DANS UN BOIS DE STE-SOPHIE DU 14 AU 17 JUILLET 1999.

Pour en finir une fois pour toutes avec l'apocalypse. CONCEPTEURS : APÔTRES JEAN-FRÉDÉRIC MESSIER ET ROLLINE LAPORTE ; COLLABORATEURS : MICHEL F. CÔTÉ ET DEUX DANSEUSES. PRÉSENTÉE DANS UN TERRAIN VAGUE DU CENTRE-VILLE DE MONTRÉAL DU 11 AU 14 AOÛT 1999.

Assez. CONCEPTEUR : APÔTRE MARCEL POMERLO ; COLLABORATEURS : SAMUEL BECKETT ET DENIS LAVALOU. PRÉSENTÉE DU 8 AU 11 SEPTEMBRE À LA PETITE CHAPELLE DU GRAND SÉMINAIRE.

Chair Philippe. CONCEPTEUR : APÔTRE STÉPHANE CRÈTE ; COLLABORATEURS : TROUPE DE DANSE SPECTRAL SOUS LA DIRECTION DE LYNDA VEILLEUX. PRÉSENTÉE CHEZ PÂTES ALIMENTAIRES CHONG WAH DU 13 AU 16 OCTOBRE 1999.

Les Filles de Séléne. CONCEPTRICE : APÔTRE NATHALIE CLAUDE ; COLLABORATEURS : STÉPHANE CLAUDE, CÉLINE BONNIER, MIRIAM GINESTIER, ROLLINE LAPORTE, DANIELLE LECOURTOIS, DOMINIQUE LEDUC, SUZANNE LEMOINE, NATHALIE MORIN, LINE NAULT ET LIN SNELLING. PRÉSENTÉE AU COLLÈGE RACHEL DU 10 AU 13 NOVEMBRE 1999.

La Dernière Scène. CONCEPTEUR : APÔTRE LOUIS CHAMPAGNE ; COLLABORATEURS : PLUSIEURS COMÉDIENS, MUSICIENS ET AUTRES ARTISTES. PRÉSENTÉE AU MAI DU 15 AU 18 DÉCEMBRE 1999.

méritent d'être soulignées au chapitre des moyens efficaces que les compagnies mettent en œuvre pour faire connaître leur travail et pour attirer de nouveaux spectateurs. Les spectacles constituaient de véritables *happenings* dont la majorité exigeaient ou engageaient une quelconque participation du public.

Janvier

Du 14 au 17 janvier 1999, les « Apôtres » Yves Sioui-Durand et Catherine Joncas (sous les auspices de la Compagnie Ondinnok et de la National Aboriginal Achievement Foundation) avaient dressé une longue tente en plein air sur le terrain du marché Maisonneuve, à quelques arpents du Stade olympique. Ces jours connurent la pire tempête de l'année : vent, bourrasques, poudrière et chutes de neige abondantes, avec une température se tenant joyeusement autour des -20, -30 °C ! Qu'à cela ne tienne, les spectateurs étaient accueillis d'abord autour d'un grand feu de camp dehors, où on leur servait, brûlante, une roborative tisane à base d'écorces et de racines d'arbres, avant de les conduire dans la tente au son de tambours amérindiens. À l'intérieur, des pierres qui avaient longtemps séjourné dans le feu dehors étaient apportées, lesquelles, avec la quarantaine de spectateurs admis, avaient tôt fait de réchauffer l'air ambiant. Commençait alors le récit d'une légende mi-authentique, mi-fictionnelle racontant l'histoire d'un roi momifié dans la glace qu'il fallait ramener à la vie, histoire que narrait un grand-père amérindien transformé en acteur pour la circonstance. Émouvante et organique, l'expérience était aussi très prenante, et ceux qui l'ont vécue ne sont pas près de l'oublier, si on en juge par l'envie que les spectateurs éprouvaient de rester ensemble un moment autour du feu, après la soirée.

Février

En février, après un accueil au climat de suspense policier, les spectateurs arpentaient les corridors du Reddy Memorial, un hôpital désaffecté où les attendait un groupe d'hôtes inquiétants ; ils étaient menés et promenés de salle (de traitement) en salle (de torture), dans lesquelles se

déroulaient d'étranges sketches qui n'avaient rien de rassurant. Le mélange d'un climat de film d'horreur, de flirt avec la monstruosité, d'ironie et d'une habile pression exercée sur les spectateurs (on accélérât le rythme de leur déambulation dans les couloirs, par exemple) assurait à cette production ingénieusement conçue par Céline Bonnier un impact certain. À cause, entre autres, de son atmosphère de panique, propre à donner des sensations fortes, cette Messe est l'une de celles qui ont été les plus goûtées par les spectateurs.

Mars

La Boîte, donnée le mois suivant, conviait le public au Grover Building, une ancienne usine textile transformée en studios de création. Sous la direction de Frédéric Teyssier et de Guillaume Chouinard, une bande d'artisans avait conçu un univers entièrement fait de carton : murs, planchers, plafonds, fenêtres, etc. Cet univers prenait la forme d'un dédale de couloirs percés de fenêtres et de hublots, débouchant sur des alcôves où se déroulaient diverses saynètes jouées par les comédiens. À heures fixes (à raison d'un départ tous les quarts d'heure, environ), les spectateurs y circulaient en petits groupes sous la direction d'un « chef » au cou duquel on ne manquait pas d'accrocher une décoration en carton, indiquant son statut de guide. Plus que les scènes qui étaient jouées, c'est l'aventure à travers les boyaux de carton, la chaleur, l'odeur et la fragilité du matériau sous les pieds qui étaient fascinantes, ainsi que toute la conception architecturale de ce projet fou.

Avril

Gabriel Sabourin, « Apôtre » en avril, présentait *la Légende du petit* avec la collaboration de Stéphane Brulotte. Cette pièce bariolée présentait toutes les allures d'un canular, avec son texte de présentation truffé d'allitérations et de double sens comiques, et l'ironie avec laquelle son histoire légendaire était écrite et interprétée dans une salle de conférence propre d'un hôtel (du plus pur goût Holiday Inn pour congressistes en costumes trois-pièces) situé au sein du quartier chinois. Cette histoire abracadabrante, racontée à grand renfort d'appareils audiovisuels – au fonctionnement fantaisiste, bien entendu ! – serait quasiment impossible à raconter.

Mai

Avec les premiers beaux jours, le spectacle du mois de mai plantait son décor directement sur un talus de gazon, à la lisière du dépotoir de la Ville de Montréal, au site d'enfouissement de l'ancienne carrière Miron. La conceptrice Dominique Leduc, en collaboration avec Trans-Théâtre, y présentait *Sept Façons d'apprêter un cadavre*, une petite comédie insolite, où le macabre se mêlait à l'absurde dans une ambiance fellinienne, sur fond de paysage lunaire doré par un coucher de soleil et traversé de volées de goélands survolant les camions à déchets qui font des allers et retours, tout petits sur ce site immense, avec la silhouette des gratte-ciel de Montréal au loin.



Cholestérol gratuit de Céline Bonnier. Deuxième Messe, février 1999. Sur la photo : Céline Bonnier, Chantal Dumoulin et Françoise Deschênes. Photo : Pierre Crowley.

Sept Façons d'apprêter un cadavre de Dominique Leduc. Cinquième Messe, mai 1999. Sur la photo : Michel Monty. Photo : Sonia Auger-Guimont.

Juin

En juin, Stéphane Demers signait *The International Montréal Sus-aux-Pauvres Rally*, une aventure subversive et troublante qui se déroulait dans un autocar de luxe. Pour commencer, les spectateurs avaient rendez-vous au métro St-Henri, invités à se présenter habillés en tenue de soirée. Parmi le groupe réuni sous les arbres, un majordome choisissait quelques élus parmi les plus chics, qui allaient recevoir, plus tard, un traitement de première classe. Les quelque quarante spectateurs montaient donc dans le gros car, et le chauffeur, le cynique monsieur Albert, aidé d'un guide, les promenait à travers les rues les plus pauvres de Pointe-Saint-Charles (et peut-être de Côte-Saint-Paul). Un appareil vidéo, à l'avant du car, projetait les images d'entrevues absolument démentes, menées auprès de riches parvenus personnifiés entre autres par Edgar Fruitier et Ellen David. De temps à autre, le car s'arrêtait pour souligner l'originalité du paysage urbain, le chic dépanneur Chez Moman, par exemple, ou pour faire monter un « personnage » que notre guide appelait « un spécimen » : junkie accompagné de son bébé de quelques mois, prostituée, délinquant baveux, joués par des comédiens de manière si convaincante et réaliste qu'on en avait des frissons dans le dos !

Lors de certains de ces arrêts, un serveur en profitait pour porter ostensiblement aux passagers prestigieux, confortablement installés à l'arrière du car, caviar, saumon fumé, amuse-gueule et vodka, tandis que chez les passagers ordinaires, on faisait circuler bouteille d'eau plate et sac de chips ! Mais ces pauvres passagers n'étaient pas au bout de leurs peines : pour le contraste, le tour de ville allait se terminer dans Westmount, sur l'un de ses plus grands boulevards longeant un grand parc. Nous étions alors invités à nous rendre à pied au milieu du parc, près d'un pavillon, sans savoir ni pourquoi ni ce qui allait arriver. Du haut de la mezzanine du pavillon, les organisateurs, après remerciements d'usage et souhaits de bon retour à la maison, allaient faire descendre une corbeille au bout d'une corde, corbeille dans laquelle se trouvait une pile de documents que les « première classe » étaient priés de lire tout haut : la suggestion de se rendre au métro Atwater, le plus proche du parc, s'y trouvait, mais sur la façon de se rendre au métro : rien ! À la fois inquiets et amusés, plusieurs ont couru là où le car les avait déposés, dans l'espoir de le reprendre, mais le car filait au loin, avec majordome, serveur, etc. ! Qui en taxi, qui à pied (c'était un chaud soir de juin), chacun regagna donc ses foyers comme il le put.





Juillet

C'est à Sainte-Sophie, dans les Basses-Laurentides, qu'un autobus jaune (de ceux destinés aux écoliers, cette fois !) allait secouer les spectateurs passagers pour les amener en pleine campagne, jusqu'à un boisé où allait se passer l'une des plus étranges et des plus belles aventures de toute la série, concoctée par François Papineau et les Moitssustoidssous avec la collaboration de Sylvie Moreau, aventure intitulée : *L'Incompréhensible Vérité du maître*. Pris en charge par un « maître » parlant une langue incompréhensible (le titre l'annonçait littéralement) dont seuls quelques sons étaient signifiants, le groupe de spectateurs commençait d'abord par choisir un insecticide avant de s'engager en entrant par la « porte de la forêt » (un chambranle fixé au sol, avec sa porte) dans un sentier où se déroulaient diverses saynètes, dramatiques, lyriques ou drôles, allant de l'accident de voiture rêvé au bain des nymphes dans la rivière, en passant par les facéties d'« hommes des bois » folâtrant à peine vêtus, puis nus, à travers les arbres. Deux scènes, en particulier, étaient très réussies, mais pour les imaginer, il est nécessaire de se représenter la petite pluie accompagnée de brume qui tombait sur la campagne ce soir-là, l'heure hésitante entre le jour et le soir, et le calme d'un crépuscule sans vent. Dans la première, on voyait une mezzo-soprano chantant sur un radeau au milieu d'un étang, tandis que deux rameurs faisaient avancer le radeau. Dans la seconde, on assistait à un ballet aquatique dansé très lentement par une dizaine de jeunes filles silencieuses et maquillées d'argile, immergées jusqu'aux aisselles dans un bassin tranquille de la rivière. Au soir tombant, en pleine nature, cette scène d'inspiration romantique se révélait d'une remarquable beauté. La lumière défaillante donnait lieu à toute une panoplie d'éclairages : torches, courants

L'Incompréhensible Vérité du maître de François Papineau et Sylvie Moreau. Septième Messe, juillet 1999. Sur la photo : Isabelle Brouillette, Sylvie Moreau et Salomé Corbo (et Léo à l'arrière-plan). Photo : François Papineau.

de lumières de Noël, lanternes, etc. (en pleine forêt, l'effet est garanti). Le spectacle se composait d'éléments très variés exploités avec une grande finesse, y compris un rituel final auquel tous participaient, et qui se terminait par la remise à chaque spectateur d'un fétiche : une petite pierre tirée de la rivière, enchâssée dans un treillis de fil de fer.

Août

Avec *Pour en finir une fois pour toutes avec l'apocalypse*, Jean-Frédéric Messier et Rolline Laporte ont ameuté les pompiers de la Ville de Montréal, le soir de la première, avec leurs petits feux allumés sur un terrain vague, tout près de ce qui est maintenant l'École nationale de cirque. Vêtus selon l'esthétique cuir et chaînes post-punk et *no-future*, les cheveux hirsutes colorés, rasés ou décolorés, des danseurs et comédiens exécutaient sur un sol couvert de sable une chorégraphie à caractère sauvage, au son d'une musique heavy-métal tonitruante. Cette ordalie par surabondance de décibels annonçait décadence et fin d'un monde : celui, peut-être (si l'on prend la métaphore littéralement), dans lequel être à l'écoute de ce qu'il y a autour de soi constitue une valeur qui compte.

Assez de Samuel Beckett.
Neuvième Messe, septembre
1999, conçue par l'Apôtre
Marcel Pomerlo, avec la col-
laboration de Denis Lavalou.
Sur la photo : Marcel
Pomerlo. Photo : Pierre
Crowley.



Septembre

C'est dans une petite chapelle du Grand Séminaire de Montréal que se déroulait *Assez*, le spectacle de septembre conçu par Marcel Pomerlo en collaboration avec Denis Lavalou. À partir du court récit de Samuel Beckett (dont le titre est celui du spectacle), Pomerlo a imaginé un contexte, une scénographie baroque et deux personnages plus un : un officiant hiératique et dramatique (Marcel Pomerlo) et son double bouffon (Denis Lavalou), ainsi qu'un mannequin figurant un clochard mort. Sous le signe obsédant d'une couleur rouge cerise, cette cérémonie de la mémoire ponctuée de musique d'orgue se déroulait dans la partie antérieure de la nef, où un tumulus de terre et des légumes jonchaient le sol. De multiples bougies allumées achevaient de créer une atmosphère d'étrangeté, d'humour et de drame tout à fait compatible avec l'univers qui nous parvient à travers ce récit de Beckett.

Octobre

Les fidèles spectateurs qui s'étaient rendus, un soir d'octobre, chez Pâtes alimentaires Chong Wah, rue Sanguinet, avaient été intrigués par le titre de *Chair Philippe*. Cet étrange spectacle sous la direction de Stéphane Crête se composait de deux parties si différentes que leur opposition ne peut s'expliquer que par une volonté de contraste ironique. Il se déroulait à l'étage d'un traiteur chinois, où l'on avait disposé des sculptures et des toiles de Carl Trahan. En alternance, des chorégraphies exécutées par une jeune troupe de danse moderne (la Troupe Spectral,

sous la direction de Lynda Veilleux, aux costumes vaporeux ou inspirés des épopées interstellaires du cinéma) et des scènes dramatiques écrites par Crête où l'on pouvait suivre l'évolution de Philippe, Martin et Julie, trois adolescents unis par des secrets, par la découverte de l'amour, par des rituels et des idéaux. En dernière partie, plusieurs années plus tard, on retrouve Philippe et Martin adultes, alors qu'ils ne se sont pas vus depuis longtemps et que l'un invite l'autre à manger un délicieux plat qu'il a cuisiné lui-même, et qui est... Julie ! Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines, car la ferme intention de l'un est de droguer l'autre à l'aide d'un puissant somnifère pour le manger aussi ! Cette métaphore coup-de-poing du cannibalisme en amitié et en amour connaissait son apothéose lors de la scène finale, alors que la victime, ligotée et suspendue par les poignets à un crochet de boucher, subissait impuissante le dernier discours de son ami qui s'apprêtait à le dépecer avec un grand couteau. Sueurs froides et grincements de dents, atterrement des spectateurs ! Outre la hardiesse de son sujet, cette messe était aussi remarquable par la qualité de ses interprètes : Antoine Décarie (Philippe jeune), Julien Eykel (Martin jeune) et Hiro Gagnon (Julie), trois jeunes acteurs doués qui incarnaient les trois adolescents, ainsi que Guy Trifiro (Martin adulte) et François Trudel (Philippe adulte).

Novembre

C'est dans un ancien couvent devenu école que *les Filles de Séléne* célébraient leurs étonnants rituels en novembre. Le mime et la chorégraphie prenaient le pas sur le texte de ce sabbat de sorcières, interprétées par huit danseuses et comédiennes remarquables. Dans une salle de spectacle (qui pourrait fort bien avoir été une chapelle) à l'ancienne toute en bois qui craque, avec sa petite scène surélevée liée à la salle par deux ou trois marches, le spectacle mettait en scène divers types de femmes à travers les époques. Sans histoire définie, sans dialogue, grâce à une utilisation maximale des ressources du lieu (une galerie avec fenêtres longeant la salle d'un côté ; des portes au fond de la scène) et à des interprètes polyvalentes et très fortes, à un soin apporté à la définition des personnages, aux costumes, aux éclairages et à la musique, Nathalie Claude est arrivée à créer un suspense et un climat d'une telle intensité que les spectateurs sont demeurés attentifs jusqu'à la dernière minute. Aucun d'eux n'oubliera la tragi-comique star déchue (Nathalie Claude) tentant de dissimuler sa barbe et ses sanglots sous le col d'un manteau de fourrure, tandis qu'elle longe à la dérobee les murs de la salle et que son rimmel coule sur ses joues. Ni cette déesse victorienne qui trône un long moment au milieu de la scène, tandis qu'une femme de chambre s'affaire autour, noyée dans les volants de dentelle. Ni ces étranges prêtresses païennes qui s'ébattaient dans la salle, tandis qu'une domestique sortie tout droit d'une novella de Karen Blixen hantait le couloir et les fenêtres en proie à un tourment pour le moins inquiétant.

Décembre

Baptisée précisément *la Dernière Scène* par son concepteur Louis Champagne, la Messe de décembre portait un titre prédestiné. Le schéma dramatique annoncé se trouvait cependant inversé, puisque la pièce mettait en scène douze femmes à la table d'un repas. Un jeune homme riche et blasé vit seul dans un manoir que lui ont laissé ses parents en héritage. Un majordome obséquieux et lambin l'assiste dans toutes les actions de sa vie, jouant le rôle de femme de chambre, de serveur et de parent substitut.



La Dernière Scène de Louis Champagne. Douzième Messe, décembre 1999. Sur la photo : Daniel Desputeau et Louis Champagne.
Photo : Martin Brisson.

Au son d'un quatuor d'instrumentistes classique (sous la direction d'Hélène Boissinot), ce jeune homme décide d'organiser un banquet où il recevra douze femmes qui ont toutes été ses amantes à divers moments de sa vie. Mais le Christ crucifié dans sa chambre à coucher descend de sa croix et vient troubler la sérénité déjà fragile du jeune séducteur. Ce n'est rien encore ; car quand les invitées arriveront, le héros n'osera pas se rendre à la salle à manger pour les rencontrer (trop timide, prétexte-t-il), ce qui donnera à chacune l'occasion d'y aller de sa petite histoire de vie, dont certaines avaient de quoi secouer quelques principes du savoir-vivre ! Débridé dans son inspiration, furieusement iconoclaste et d'une distribution novatrice et passionnante (Violette Chauveau y interprétait un solo étonnant), ce pamphlet était donné dans une grande salle d'exposition du MAI (anciennement nommé Centre Strathearn) dont on a su mettre à profit toutes les particularités architecturales, en utilisant aussi bien le vaste espace et les piliers de soutènement que les grandes fenêtres donnant sur le trottoir de la rue Jeanne-Mance et les portes séparant la salle du hall d'entrée.

Autant de Messes, autant d'Apôtres concepteurs, donc, autant de sujets, d'idées, d'univers et d'imaginaires qui se sont déployés tout au long de ce cycle de spectacles extrêmement variés. Il est à souhaiter que cette initiative tout à fait originale prise par Momentum se poursuive ; car ce serait dommage de créer ainsi un public fidèle et enthousiaste constitué d'une majorité de jeunes pour ne pas récolter ensuite les fruits de l'intérêt soulevé par le cycle auprès d'un nouveau public. **J**